

JUNE FILMS
PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
COMPÉTITION

LA PETITE DERNIÈRE

UN FILM DE **HAFSIA HERZI**

2025
FRANCE
COULEUR
FORMATS : 5.1 / 2.39
DURÉE : 1h47

DISTRIBUTION
CINEART
info@cineart.be

RELATIONS PRESSE
Heidi Vermander
T 0475.62.10.13
heidi@cineart.be



Synopsis

Fatima, 17 ans, est la petite dernière. Elle vit en banlieue avec ses sœurs, dans une famille joyeuse et aimante.

Bonne élève, elle intègre une fac de philosophie à Paris et découvre un tout nouveau monde. Alors que débute sa vie de jeune femme, elle s'émancipe de sa famille et ses traditions. Fatima se met alors à questionner son identité. Comment concilier sa foi avec ses désirs naissants ?

Entretien avec Hafsia Herzi

Dans quelles circonstances avez-vous découvert le roman *La petite dernière* de Fatima Daas et pourquoi a-t-il trouvé un écho si particulier en vous ?

Après *Tu mérites un amour*, mon premier long-métrage, mon agent m'a informée que Julie Billy voulait me proposer l'adaptation du livre de Fatima Daas. Elles avaient pris les droits du roman avec Naomi Denamur et venaient de lancer leur société de production. Je ne connaissais pas du tout l'ouvrage en question. Sa lecture a été un coup de cœur immédiat. En tant que femme, j'ai été impactée et émue. Je me suis immédiatement dit : « Je n'ai jamais vu un personnage comme ça au cinéma. » Une héroïne d'origine maghrébine, musulmane pratiquante, vivant en banlieue et attirée par les filles. Dans ce milieu, l'homosexualité est souvent traitée du point de vue masculin, et non féminin. De mon expérience de « fille de cité » des quartiers nord de Marseille, c'est en tout cas un personnage que je connais. En cité, il n'est pas toujours évident d'assumer ce qui peut être perçu comme une différence. Les préjugés y sont prégnants et le regard sur soi demeure très fort. Mais attention : ce récit ne saurait être réduit à une seule typologie sociale puisqu'il est totalement universel.

Comment s'est déroulée la phase d'écriture ? Vous êtes-vous émancipée du texte original de Fatima Daas ?

Le livre est assez pudique dans l'écriture et rejoint la personnalité assez taiseuse de Fatima Daas. De nombreux sous-textes sont à deviner. Je savais que son adaptation ne serait pas une tâche aisée. Ma condition était d'avoir une liberté totale. Je ne voulais pas avoir cinquante intervenants à ce niveau. La transposition est en tout cas très libre. J'ai gardé tel quel une partie des personnages qui figurent dans le livre et j'en ai créé d'autres. Parfois, un unique mot ou une simple phrase donnait naissance à une scène entière. Et, inversement, certains morceaux, comme l'enfance, ne se retrouvent pas dans mon film. En substance, j'ai repris des éléments du récit, ici-et-là, en essayant d'éclairer les zones moins claires, plus intérieures. Sans jamais m'éloigner de ce qui m'intéressait en priorité : le personnage. Pour autant, c'était important pour moi de faire participer Fatima Daas. Je lui envoyais régulièrement les versions du scénario pour avoir son avis. C'est quand même son histoire ; je tenais à être fidèle à cela, à respecter son vécu. Je ne voulais pas la mettre à l'écart. D'ailleurs, pendant la phase de casting, je lui montrais les photos des candidats pressentis pour les

rôles principaux... J'ai eu parfois à lui poser des questions très intimes sur la sexualité entre deux femmes, sur les gestes, sur l'asthme dont souffre l'héroïne... J'ai listé un tas d'interrogations dont chaque réponse m'a aidée à coller au plus près de sa personnalité. Je suis beaucoup allée sur le terrain également. J'ai passé des soirées dans des bars lesbiens pour en prendre le pouls. On y a été accueillis avec énormément d'attention et de gentillesse. J'ai échangé avec de nombreuses personnes autour des questions LGBTQI+ et effectué un énorme travail de documentation. Mon but était de comprendre au maximum les différentes problématiques rencontrées en me confrontant à celles et ceux qui les vivent. J'ai aussi creusé un maximum le sujet de l'asthme auprès de pneumologues. D'ailleurs, le médecin qui joue ce rôle est un vrai médecin. J'ai réussi à le convaincre en le consultant dans le cadre de mes recherches.

C'est la première fois que vous adaptez un roman. D'habitude, vous écrivez vos propres récits. Qu'est-ce que ça a changé à votre rapport à l'écriture ?

Je n'avais jamais fait d'adaptation, c'est vrai. Au départ, je me suis vraiment demandée si j'allais être à la hauteur de ce défi et des attentes des lectrices

et lecteurs qui ont adoré le livre. Les retours de Fatima, à plusieurs endroits du processus, ont participé à me rassurer sur la crédibilité qui se mettait en place autour du projet. Le livre n'étant pas très dialogué, il me fallait aussi trouver son ton, ses mots, sa voix, pour ne pas la trahir et être la plus précise possible. De toutes les manières, je ne voulais pas qu'elle soit trop bavarde. Au contraire, il fallait que tout passe par les regards, qu'elle soit observatrice, à l'écoute, à l'instar d'une éponge du monde. C'est surtout autour d'elle que ça parle beaucoup. Il y a aussi des choses inattendues qui se sont ajoutées au fil de l'écriture, comme la passion pour le foot de mon actrice Nadia Melitti. En voyant ses vidéos, introduire cette couche au personnage me semblait évident.

Le film commence par une scène d'ablutions et de prière. C'est ainsi que l'héroïne se dévoile à l'écran. Pourtant, *La petite dernière* est tout sauf un film dogmatique, une œuvre qui se résumerait à une seule facette qui serait religieuse. Votre volonté première est d'en faire un récit universel qui s'applique à toutes et tous, d'où qu'on vienne et quelle que soit notre religion...

Oui, c'est cela. La première scène : c'est son quotidien, qui est en elle depuis toujours. Elle a grandi ainsi, ça fait partie de son éducation, de sa vie, de son choix. On entre directement dans son intimité et sa foi intérieure. Les gestes que je filme dessinent un rituel qui l'apaise. On le ressent. L'idée, c'était qu'on comprenne qu'elle prie, qu'elle est libre. Au-delà d'elle, on ne sait pas si ses autres sœurs prient.

Comment définiriez-vous le personnage de Fatima ?

C'est une jeune femme mal à l'intérieur. Pour autant, elle ne se cherche pas, elle sait qui elle est et par qui elle est attirée sexuellement. Mais elle

ressent de la culpabilité par rapport à sa religion, à sa famille et à elle-même. Je pense qu'elle ne s'aime pas vraiment. Elle est dans une dualité ; à la fois mal à l'aise avec son homosexualité et totalement désireuse de la vivre pleinement. De la violence jaillit d'elle quand on lui tend un miroir de ce qu'elle est. Une forme d'auto-détestation séquentielle. Dans ma direction, je la souhaitais tiraillée. Je voulais que le mot « lesbienne » déclenche son agressivité car il lui fait entendre ce qu'elle est mais n'est pas totalement prête à être. C'est hélas la réaction de celles et ceux qui n'assument pas ce qu'elles ou ils sont. Poser le mot, c'est comme si le secret s'effondrait.

Il s'agit d'un personnage écartelé entre tradition et modernité, entre les pressions de son petit copain et de son entourage et ses ambitions profondes, sexuelles et professionnelles. Comment filme-t-on ce gap ? Comment avez-vous travaillé à sa matérialisation à l'écran ?

Elle a peur de blesser son entourage, de ne plus être aimée, que tout change si son secret est révélé. Je voulais qu'elle soit sensible malgré sa carapace et sa force de caractère. Elle est là et pas là en même temps. Je savais qu'il fallait s'infiltrer dans son intimité, qu'elle serait de tous les plans. Mon souci de réalisme était très élevé. Ce qui m'anime dans la mise en scène, c'est de chercher la vérité à travers des petits moments de vie. L'impression de naturel qui se dégage du film provient de scènes en réalité très travaillées, très répétées, très écrites. Je réadapte beaucoup de choses en fonction de la sensibilité des membres du casting. Je crois d'ailleurs que mes plans naissent des dialogues avec les comédiens et de l'humain, des relations de confiance. Il faut que tout le monde soit à l'aise et heureux ; c'est ce qui crée la dynamique idéale. Mais encore une fois, l'ingrédient secret, ce sont les répétitions, comme au théâtre. J'ai été à l'initiative d'un atelier coaching que j'ai

animé. On y répétait les séquences. En gros, l'objectif était que les comédiens oublient la présence des caméras et reproduisent des instants de la vie, sans filets. Pour cela, j'essaye de mettre le moins de personnes sur le plateau, tout au plus cinq. Je tourne toujours comme ça, en équipe réduite. En tant qu'actrice, je suis dérangée quand il y a trop de technique. Pour que des personnes qui jouent pour la première fois s'abandonnent, il faut qu'on se fasse discrets.

Dans ce film, comme dans *Bonne mère*, vous vous penchez sur la cellule familiale, avec un père assez absent. Autour de la maman, il y a Fatima et ses sœurs. L'atmosphère est aussi chaleureuse qu'étouffante. Là aussi, ce lieu revêt une certaine dualité aux yeux de Fatima...

Et je confirme que cette dualité est voulue. Comme le fait qu'ils soient les uns sur les autres dans cet appartement pour donner à vivre ce sentiment de promiscuité. Le père, dans le livre, est différent : plus froid et méchant. Je ne voulais pas le filmer comme ça. J'avais envie de montrer autre chose. Ce qui me plaisait, c'est qu'il soit dominé par les femmes. J'ai casté l'acteur Razzak Ridha vers chez moi. Je le voyais dans la rue, dans des cafés. On lui a proposé le casting et dès qu'il s'est assis, j'ai su que c'était lui. Pour moi, la mère sait pour sa fille alors que lui est complètement largué. Pour revenir au foyer, on avait peu de jours de tournage et je voulais que ça suffise à rendre immédiatement crédible cette famille aux yeux du public. J'avais à cœur de filmer leur quotidien dans cet environnement. La maman cuisine vraiment pendant les séquences. Je suis obsédée par la vérité, jusque dans les détails et le jeu. Les madeleines préparées par ses soins et généreusement tendues à ses enfants sont par exemple un clin d'œil à Proust. Je n'avais jamais eu de cheffe décoratrice avant ce film. Avec Diéné Béréty et la cheffe costumière, Caroline Spieth, nous avons travaillé en

étroite collaboration et en synergie pour retranscrire au mieux ce que j'imaginai, notamment au sein du nid familial.

On comprend très vite que l'homosexualité pèse dans le quotidien de Fatima. Comme vous l'avez dit plus tôt, c'est rare qu'un film en France mette en scène une femme lesbienne, arabe et musulmane. Avez-vous le sentiment d'investir un non-dit ?

Absolument. Toutes les filles et tous les garçons qui vivent ce que traversent Fatima pourront s'identifier à elle. Dans la phase du casting, j'ai vu des candidats confrontés à des réalités atroces.

Certains se font virer de chez eux par leurs parents, se font répudier, rejeter. C'est atroce. Des gens se décomposaient parfois quand la directrice de casting leur pitchait le film, à l'évocation de l'homosexualité. Résultat : on avait des « Ah non je ne peux pas jouer dans ce film », « Je ne cautionne pas l'homosexualité... », « Si mon enfant est gay, je le raye du livret de famille. » Horrible ! J'ai le souvenir par exemple d'un chauffeur de taxi qui m'a reconnu et m'a dit qu'il rêvait de jouer dans un film. Je lui ai proposé de passer des essais pour le rôle du père. Il est venu. Il avait l'air ouvert, musicien au bled à l'époque. Lui aussi s'est décomposé : « Je ne peux pas... Que vont en penser mes proches et mes amis ? » Les récits de rejet, de douleur, et

les preuves d'homophobie autour de moi m'ont encore plus donné l'envie, qui était déjà très forte, d'aller au bout de ce projet. Qui, au passage, n'a pas été facile à monter financièrement en raison de son sujet. Devant tant d'injustice, il fallait que je le fasse. Je savais que l'homophobie existait, mais pas à ce point. J'étais écoeurée. Le casting a été long car ce film ne pouvait se faire qu'avec des personnes bienveillantes adhérant à son message de tolérance et d'inclusion.

En quoi les saisons, qui rythment et chapitrent le récit, aident à articuler sa trajectoire ?

C'est un personnage qu'on suit sur une année, ra-



conté sur une tranche de vie. Entre le lycée et la fac, ça permet de montrer le temps qui passe. On a tourné en deux parties : quelques jours en hiver et après au printemps. J'ai insisté pour ça, même si c'était techniquement compliqué. Mais c'était trop important pour moi de voir les arbres défraîchir et renaître. Ça m'a aussi aidée à ellipser et épouser, d'une certaine manière, le côté parcellaire du récit de Fatima Daas. Les ellipses, c'est l'endroit de la liberté de projection pour le spectateur.

Malgré le poids écrasant exercé sur elle, vous ne filmez jamais Fatima comme une victime. Elle est combattive, résiliente...

Et digne ! C'est pour cette raison qu'elle est souvent isolée dans ses moments de tristesse. Je ne voulais pas en faire une victime même si, dans certaines constructions de pensée, on pourrait la croire perdante d'avance. Elle a son mental. Elle se fait ses propres expériences en allant au-devant de sa vie, de sa sexualité, avec le courage nécessaire. C'est un chemin, certes pas simple, vers la lumière.

On vous sent attachée aux gestes, aux visages. Vous n'hésitez pas à user du gros plan. Votre sensibilité et votre manière de voir les gens rappellent des cinéastes comme Abdellatif Kechiche, qui vous a lancée, les frères Dardenne ou Ken Loach. Revendiquez-vous cette filiation artistique ou, a minima, ce désir commun de regarder les vrais gens, la vraie vie ?

Ce sont des cinéastes dont je suis fan. J'ajoute aussi Andrea Arnold. Je les admire. Ce sont des grandes inspirations pour moi. J'aime la vérité qui habite leur cinéma. Moi, ce qui me plaît, c'est que le spectateur oublie qu'il voit un film. J'aime filmer le quotidien. *La petite dernière* commence par exemple comme *Bonne mère*, au petit matin, par des gestes qui traduisent la réalité de la vie

des héroïnes dont je brosse le portrait. J'aime les dialogues qui, en apparence, semblent superflus. J'aime quand les répliques se chevauchent autour d'une table à manger. J'aime soigner derrière le travail du son. J'aime quand c'est le « bordel ». Et ça, à la technique, ça implique de la logistique, je déteste la post-synchro... J'adore quand ça se trompe ; je demande à ce propos aux acteurs de ne pas s'arrêter de jouer si ça arrive. Les scènes de quotidien, quand on les veut proches du réel, sont très complexes à tourner. Je voulais de la douceur, même en tournant pratiquement tout à la caméra portée, à l'épaule. J'adore les gros plans. Filmer des âmes, des visages, des portraits, sentir les respirations, les peaux... Je suis fan de Pagnol, de Renoir, de ces grands portraitistes du cinéma ou, plus largement, de la peinture.

Nadia Melliti est éblouissante sous les traits de Fatima. C'est son premier rôle au cinéma. Comment avez-vous déniché un tel talent et, surtout, comment avez-vous su qu'elle était l'héroïne ?

On a fait un double casting conséquent, de professionnels et non-professionnels, pendant plus d'un an dans plusieurs villes. Au fil du temps, je recevais des photos de la directrice de casting, Audrey Gini. Quand je suis tombée sur elle, j'ai fait « Waouh ! ». Mais je pensais qu'elle était métisse, et non maghrébine, comme requis. Elle a été filmée la première fois les cheveux masquant son visage. Deux semaines après, elle a été rappelée. Et il y a eu un problème de caméra. Elle a fini par venir passer des essais. A ce moment, je donne zéro indication. Ils arrivent et improvisent sans savoir quels personnages ils joueront... Quand je l'ai rencontrée, j'ai été frappée d'émotion sans avoir eu besoin de beaucoup échanger. Elle m'a un peu parlé, de ses études notamment, et en sortant de la pièce, de dos, j'ai compris que ça serait elle. Comme une sorte de coup de foudre artistique. J'ai vu le personnage dans chacun de ses gestes

et j'ai pu le projeter sur elle. Elle parlait arabe couramment. J'ai aimé son aura, son mystère... Elle m'a fait penser à une divinité égyptienne. Je rêvais d'une rencontre comme ça, car le film repose entièrement sur elle. Dès que j'ai posé la caméra sur elle, quasi instantanément, j'ai su à 100% que tout était là et qu'elle irait au-delà de ce que j'imaginai. Elle est fiable, mature, intelligente et faite pour ça.

Quels étaient vos principales consignes de jeu à son endroit ?

Elle a un don. Vraiment. A la lecture du scénario, elle avait tout compris. Elle m'a impressionnée sur le tournage par l'instantanéité de sa compréhension des choses. Je n'avais pas tant à expliquer finalement. C'était facile et tranquille. On a beaucoup ri, on a été émues...

Ji-Min Park incarne la jeune femme dont Fatima tombe amoureuse. Qu'est-ce qui vous a confortée dans le choix de cette jeune comédienne ?

Ce personnage, au scénario, était vraiment galère. Je ne voulais pas aller vers un profil attendu. J'ai dit au casting que je me fichais de ses origines. Un jour, le cinéaste Davy Chou m'a rencontrée pour me proposer un projet. Je ne connaissais pas son travail. Je savais qu'il avait présenté un film à Cannes au moment où j'ai accompagné *Le Ravisement*. Il m'a envoyé ses films et devant *Retour à Seoul*, j'ai été impressionnée par Ji-Min Park, happée par son aura, sa présence... Dans une interview, j'avais aussi adoré sa manière d'évoquer le métier d'actrice, son goût de jouir du moment présent sur un plateau. Le lendemain, il m'a donné son numéro et je l'ai rencontrée. Elle a accepté de passer les essais. Et avec Nadia, ça a directement

matché.

Parlez-nous de la photographie du film, assurée par le chef-opérateur Jérémie Attard...

Il avait aussi fait mes précédents films. C'était un travail collectif avec la cheffe déco et cheffe costumière. Je voulais que ça soit sensuel pour les scènes de nuit et lumineux le jour. J'ai choisi les décors en fonction de ça, notamment le soir pour les tonalités noires et rouges. Je voulais que ça soit encore plus beau que dans mes précédents films et que Nadia soit mise en valeur sans trop d'artifices. Après, il n'y avait pas non plus beaucoup de lumière. Je déteste quand un chef-op met trois heures à éclairer. Et je trouve que, quand il y en a trop, ça dénature ou écrase. J'aime laisser vivre un plan, qu'il respire, qu'il soit beau, à l'image de la scène de fin.

A-t-il fallu pour Géraldine Mangenot, la monteuse, faire le tri entre de très nombreux rushes ? Comment s'est déroulé la phase de montage ?

C'est la première fois que je collabore avec Géraldine Mangenot. C'était une chance incroyable. Heureusement que c'est elle qui a monté le film ! Elle a commencé pendant qu'on tournait. Je voulais procéder ainsi. Elle a une incroyable intelligence du récit. On choisissait souvent les mêmes prises. On s'est dit les choses clairement, sans détour. On a pris des décisions importantes. On a pas mal coupé... On avait beaucoup de rushes, de matière... Je pourrais réaliser un deuxième film avec ce que j'ai coupé.

La musique d'Amine Bouhafa est présente mais avec parcimonie...

C'est quelqu'un que j'admire, qui a un talent indéniable. Il m'a fait découvrir des instruments que je ne connaissais pas. Sa musique dans certains films, comme Les filles d'Olfa ou Timbuktu, m'a enthousiasmée. Il a aussi composé pour La prisonnière de Bordeaux, dans lequel j'ai joué. Dès le début, je lui ai dit que j'étais nulle en musique. Il m'a tout de suite rassurée. Ma référence, c'était la boîte à musique de l'enfance. Il s'en est inspiré et je suis très contente. Il est doué. Chaque chef de poste sur ce projet, comme lui, était touché par le personnage. C'est l'empathie collective dont je vous parlais en début d'entretien qui met cette lumière sur Fatima.

***La petite dernière* est un voyage vers l'égalité, vers la lumière, vers l'espoir. Le personnage s'éclaire au fil du scénario. « Egaux parmi les égaux », comme le dit Etienne de la Boétie. C'est finalement ça le but de ce film...**

Exactement : c'est une jeune femme qui veut vivre sa vie. Sa différence dans le regard des autres ne devrait pas être vécue comme une souffrance. La guérison se fait aussi par le savoir, l'école, l'université, l'instruction et la connaissance du monde... C'est très important les études, surtout quand vous venez d'un milieu où l'égalité des chances n'existe pas...

Hafsia Herzi



Biographie

Hafsia Herzi a commencé sa carrière comme comédienne dans *La Graine et le Mulet* d'Abdellatif Kechiche pour lequel elle remporte un César et le Prix de la Révélation féminine à la Mostra de Venise. En tant qu'actrice, elle travaille avec des cinéastes comme André Téchiné, Bertrand Bonello, Patricia Mazuy, Iris Kaltenback, Sylvie Verheyde, Teddy Lussi-Modeste ou Radu Mihaileanu. Ses deux premiers films en tant que réalisatrice sont sélectionnés à Cannes. *Tu Mérites un Amour*, sélectionné à la Semaine de la Critique, remporte un formidable accueil critique en 2019 puis *Bonne Mère* remporte le Prix d'Ensemble à Un Certain Regard 2021, remis par Andrea Arnold. Hafsia a également réalisé un unitaire pour ARTE, *La Cour*, doublement primé au Festival de la Rochelle. En 2024, Hafsia incarne le rôle principal dans le film *Borgo*, réalisé par Stéphane Demoustier pour lequel elle remporte le César de la meilleure actrice en février 2025. *La Petite Dernière* est son troisième long-métrage en tant que réalisatrice.

Liste artistique

Fatima	Nadia MELLITI
Ji-Na	Ji-Min PARK
Kamar	Amina BEN MOHAMED
Nour	Melissa GUERS
Dounia	Rita BENMANNANA
Ahmed	Razzak RIDHA
Benjamin	Louis MEMMI
Tarik	Waniss CHAOUKI
Nacer	Anouar KARDELLAS
Joven	Joven ETIENNE
Madi	Madi DEMBELE
Rayan	Mahamadou SACKO
Adel	Ahmed KHELOUFI
Professeur Prévost	Pascal CHANEZ
Ingrid	Sophie GARAGNON
Aurélia	Julia MULLER
Yann	Nemo SCHIFFMAN
Nino	Gabriel DONZELLI
Vincent	Vincent PASDERMADJIAN
Hugo	Victorien BONNET
Cassandra	Mouna SOUALEM
Jade	Jade FEHLMANN
Gabrielle	Gioia FARISANO
Professeure Lycée	Julie CHAINTRON
Professeur Fac	Ahmet INSEL
Imam	Abdelali MAMOUN
Claude DJ	Claude-Emmanuelle GAJAN MAULL

Liste technique

Écrit et réalisé par

Hafsia HERZI

Produit par

JUNE FILMS

Coproduit par

KATUH STUDIO

Directrice de casting

Audrey GINI

Chef opérateur

Jérémie ATTARD

Chef opérateur son

Guilhem DOMERCQ

Première assistante réalisatrice

Camille SERVIGNAT

Cheffe costumière

Caroline SPIETH

Cheffe Maquilleuse

Hanka THOT

Cheffe décoratrice

Diéné BERETE

Cheffe monteuse

Géraldine MANGENOT

Monteur son

Rémi DUREL

Mixeurs

Julie TRIBOUT et Jean-Paul HURIER

Compositeur

Amine BOUHABA

UN FILM DE HAFSIA HERZI ADAPTÉ DU ROMAN LA PETITE DERNIÈRE DE FATIMA DAAS AUX ÉDITIONS NOIR SUR BLANC, 2020
AVEC NADIA MELLITI JI-MIN PARK AMINA BEN MOHAMED RITA BENMANNANA MELISSA GUERS RAZZAK RIDHA LOUIS MEMMI ANOUAR KARDELLAS JOVEN ETIENNE WANISS CHAOUKI MADI DEMBELE MAHAMADOU SACKO AHMED KHELOUFI PASCAL CHANEZ SOPHIE GARAGNON JULIA MULLER NEMO SCHIFFMAN VICTORIEN BONNET VINCENT PASDERMAJIAN
GABRIEL DONZELLI MOUNA SOUALEM JADE FEHLMANN GIOIA FARISANO CASTING AUDREY GINI IMAGE JÉRÉMIE ATTARD MONTAGE GÉRALDINE MANGENOT SON GUILHEM DOMERCQ MARTIN LANGENBACH AFSI RÉMI DUREL JULIE TRIBOUT JEAN-PAUL HURIER MUSIQUE ORIGINALE AMINE BOUHABA DÉCORS DIÈNE BERETE COSTUMES CAROLINE SPIETH MADOUILLAGE HANKA THOT
ASSISTANTE MISE EN SCÈNE CAMILLE SERVIGNAT DIRECTION DE POSTPRODUCTION CHRISTINE BESSARD DIRECTION DE PRODUCTION RYM HACHIMI ET DENYS BONDON PRODUIT PAR JULIE BILLY ET NAOMI DENAMUR COPRODUIT PAR VANESSA CISZEWSKI UNE PRODUCTION JUNE FILMS EN COPRODUCTION AVEC KATUH STUDIO ARTE FRANCE CINÉMA ET ZDF/ARTE MK PRODUCTIONS ET MK2 FILMS
AVEC LA PARTICIPATION DE ARTE FRANCE AVEC LE SOUTIEN DE CINÉ+ OCS d'EURIMAGES - CONSEIL DE L'EUROPE DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET DE LA FILMFÖRDERUNGSANSTALT DE CREATIVE EUROPE MEDIA AVEC LA PARTICIPATION DU FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ - L'AGENCE NATIONALE DE LA COHESION DES TERRITOIRES - CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC AVEC LES SOUTIENS DE LA RÉGION GRAND EST ET DE LA MÉTROPOLE DU GRAND NANCY (RESEAU PLATO) EN PARTENARIAT AVEC LE CNC EN COLLABORATION AVEC LE BUREAU DES IMAGES GRAND EST AVEC LA PARTICIPATION DE AD VITAM MK2 FILMS ET FILMIN EN ASSOCIATION AVEC COFINOVA 21 ET CINEAXE 6
AVEC LA PARTICIPATION DE CINEAXE DÉVELOPPEMENT 5, ARTE/COFINOVA 19, CINÉMAGE 16 DÉVELOPPEMENT, L'ANGOA AVEC LE SOUTIEN DE LA SACEM ET DE GERMAN FILMS

